

sais. Des mille et mille pensées me traversaient l'esprit ; je trouvais tout abominable.

Onze heures sonnèrent au milieu de ce grand silence ; alors la pauvre vieille fit un soupir, et sortit son mouchoir de sa poche pour s'essuyer la figure, en disant :

—Eh bien ! Jean-Pierre... bonsoir, mon enfant !

Je ne pus retenir un cri, et je tombai de nouveau dans ses bras en répétant :

—Pardonnez-moi, mère Balais, pardonnez-moi !

—Mais tu n'as rien fait, disait-elle, tu n'es cause de rien, mon pauvre enfant, je te pardonne de bon cœur. C'est le mauvais sort ! Si je pouvais t'en donner un meilleur que le mien, va, ça me serait bien égal de souffrir un peu plus... Mais il est temps d'aller nous coucher. Embrasse-moi encore une fois et allons nous coucher.

Alors, l'ayant embrassée longtemps, je rentrai dans ma chambre et je m'étendis sur mon lit, dans la désolation. Quelques instants après, je vis aux fentes de la porte que la mère Balais venait de souffler la lampe.

Ces choses se passaient au mois de juin 1842 : je ne les oublierai jamais !

## XII

J'ai souvent pensé que les femmes ont plus de courage que nous, dans les grands chagrins de la vie ; au lieu de se laisser abattre, elles soutiennent encore nos forces et nous relèvent le cœur. Mais c'est égal, les femmes comme la mère Balais sont rares. Le lendemain, elle paraissait déjà plus ferme, et pendant le déjeuner elle me dit :

—Ecoute, Jean-Pierre, j'ai beaucoup réfléchi cette nuit, et maintenant tout cela me paraît très bien. Dans le premier moment, l'idée de te voir partir m'a porté un coup ; mais tôt ou tard il aurait fallu prendre la même résolution. Qu'est-ce que tu peux apprendre ici ? Ce n'est pas à Saverne qu'on peut devenir un bon ouvrier ; il faut voir le monde, il faut regarder l'ouvrage des maîtres. Et puis la conscription nous aurait gênés ; c'était un moment bien difficile à passer.

Elle parlait de la sorte d'un air tranquille, et moi je faisais semblant de la croire ; mais je voyais bien, à ses yeux pleins de larmes et à sa voix tremblante, qu'elle disait cela pour me consoler.

Enfin elle mit son châle et sortit en me disant :

—Je vais chez Nivoi.

C'était un dimanche. Longtemps j'attendis son retour, songeant à nos misères. On sonnait à l'église pour la messe, et les souvenirs du bon temps, quand j'étais assis devant le chœur, à côté de la petite Annette, me revenaient : le chant des orgues, notre sortie au milieu de la foule, le contentement de la famille en rentrant pour dresser la table ; la mère Balais qui me disait dans l'allée : « Arrive, nous avons quelque chose de bon ! » et la petite Annette qui criait : « Nous avons aussi quelque chose de bon. » Ah ! c'était encore la veille... Que le bonheur passe vite, mon Dieu ! qu'il passe vite et qu'on souffre en y pensant plus tard !

Vers onze heures, la mère Balais rentra.

—J'ai tout arrangé, dit-elle. Nivoi trouve tout bien. Il aurait voulu te garder jusqu'à la fin du mois, pour avoir le temps de chercher un autre ouvrier ; mais il est si content de te voir suivre ses conseils, que le reste ne lui fait rien. Voici ton arriéré, qu'il m'a remis tout de suite, ce sera pour la route ; et j'ai retenu ta place à la diligence en passant, pour demain soir à cinq heures ; voici le billet. Tout va bien. Maintenant je vais chercher ce qu'il te faut ; des chemises neuves, deux bonnes paires de souliers, c'est le principal.

—Ah ! mère Balais, lui dis-je, quel courage vous avez !

—Bah ! fit-elle, quand on est décidé, Jean-Pierre, il vaut mieux aller vite. J'ai voyagé, Dieu merci ! je sais ce qu'il faut.

Elle avait l'air de me sourire ; moi, tout ce que je pouvais faire, c'était de ne pas sangloter. Il fallut pourtant se mettre à table, et se donner l'air de dîner comme tous les jours. Nous n'osions pas nous regarder l'un l'autre, et pour chaque parole il fallait se raffermir d'avance de peur d'éclater d'un coup.

A la fin elle me dit :

—Est-ce que tu n'iras pas voir M. Vassereau, Jean-Pierre ? Tu sais qu'il t'aime bien.

Et je lui répondis tout de suite :

—J'y vais. Oui, mère Balais, j'aurais été capable de l'oublier.

En même temps, je pris mon chapeau et je descendis. J'étais content de sortir, car de rester là, sans pouvoir crier, c'était trop

terrible. A la porte des Dubourg, la mauvaise idée me vint de tout casser. Ce n'est pas seulement à cause de moi, c'est principalement à cause de cette bonne, de cette brave mère Balais, que je leur en voulais. Mais aussitôt, pensant qu'ils se moquaient bien à cette heure de leur vieille baraque, je sortis ; et me rappelant que j'allais voir M. Vassereau, un des hommes que je respectais, le plus en ville, cela me rendit un peu de calme.

Il faisait très-chaud. Dans la ruelle des Orties, derrière les jardins, tout bourdonnait le long des haies touffues. Ces choses sont encore sous mes yeux !

Quelques instants après j'arrivais dans la petite cour, et, en haut, sur le palier, je voyais au fond de la chambre à gauche, — par la porte ouverte au large, — mon vieux maître d'école encore à table, au milieu de sa famille. L'office divin, le temps d'ôter la robe de chaire et la toque, de les suspendre dans la sacristie et de revenir à la maison, avaient retardé son dîner, comme tous les jours de fête.

Il était là tout autre que dans la salle d'école, en bonnet de coton noir et bras de chemise, à cause de la grande chaleur ; il tenait sa petite fille sur un de ses genoux, et lui pelait gravement une pomme.

—Eh ! c'est Clavel, dit-il en m'apercevant au haut de l'escalier.

—Oui, monsieur Vassereau ; je viens prendre congé de vous.

—Ah ! tu t'en vas ?

—Je vais à Paris, monsieur Vassereau ; un ouvrier doit voir Paris au moins une fois.

Il m'avait fait asseoir. La femme et les enfants écoutaient. Lui m'approuvait, disant qu'il avait toujours été content de moi, et que ma visite lui faisait plaisir.

—Conduits-toi bien, disait-il, conserve le respect de la religion, n'oublies pas tes devoirs de bon chrétien, et tu réussiras.

Enfin, au bout d'une demi-heure, comme je me levais, il me conduisit jusqu'à la porte, en m'embrassant ; ce qui me soulagea le cœur, car l'estime et l'amitié des honnêtes gens vous font toujours du bien.

—Bon voyage, Clavel ! dit-il encore du haut de l'escalier : bon voyage et bonne santé !

—Merci, M. Vassereau.

Et je remontai la ruelle, heureux d'avoir reçu les bons souhaits d'un si brave homme.

Il pouvait être alors deux heures. Je voulus profiter du restant de la journée pour aller voir aussi M. Nivoi. Je redescendis donc la ruelle jusqu'à la place de la Fontaine ; et le vieux menuisier, qui se trouvait avec son ami Panard, dans la chambre au-dessus de notre atelier, — pendant que les hussards, en bas, chantaient, riaient, buvaient, et jouaient aux quilles le long du magasin de bois, — le vieux menuisier qui me voyait venir de loin, comme je passais sous sa fenêtre, me cria :

—Jean-Pierre, par ici !

Je traversai l'atelier et je montai. La bouteille était là comme toujours, entre les deux verres à moitié pleins.

—Un verre, Marguerite ! » criait M. Nivoi dans l'escalier.

Et me voyant entrer :

—Eh bien ! tu pars ! s'écria-t-il ; à la bonne heure !

Je saluai M. Panard, qui me dit aussi que j'avais raison. Ensuite, Mme Marguerite ayant apporté un verre, on le remplit et nous bûmes à notre santé.

—Vois-tu, Jean-Pierre, me disait M. Nivoi, c'est à Paris qu'un bon ouvrier doit aller ; c'est là qu'il apprend son état à fond. Les plus malins en province, ceux qui se croient uniques, sont étonnés, en arrivant là-bas, d'en trouver par douzaines de leur espèce, et beaucoup d'autres encore capables de leur en remontrer pour enfoncer les chevilles et détacher les ételes.

—Oui, disait M. Panard, c'est là qu'on peut s'élever. Les étrangers le savent bien, car la ville est pleine d'Allemands, d'Anglais, de Russes, d'Italiens et d'Espagnols qui s'en vont, au bout de quelques années, faire parade chez eux de ce qu'ils ont appris chez nous.

C'étaient deux bons vieux camarades, qui s'entendaient sur tout ; ce que l'un disait, l'autre l'approuvait tout de suite ; et les dimanches ils avaient le nez tout rouge, à force de s'entendre.

Je restai là jusqu'à sept heures. Le père Nivoi voulait me retenir à souper. Quand il apprit que je partais le lendemain à cinq heures, il me promit d'arriver au bureau des messageries, avec une lettre de recommandation pour son ancien patron, M. Braconneau, rue de la Harpe, No 70.